

SERMON II

LA PAROLE DE DIEU, GUIDE DU JEUNE HOMME *



Sermon sur Psaume CXIX, 9.

Comment le jeune homme rendra-t-il pure
sa conduite ?

C'est en y prenant garde selon ta parole.

POUR UNE RÉCEPTION DE CATÉCHUMÈNES.

Quel spectacle intéressant s'offre à nous, mes frères, à cette heure, dans ce sanctuaire ! Rien d'éclatant, je l'avoue, rien de pompeux ne frappe nos regards ; nulle décoration n'embellit ce temple rustique, et cependant tout commande le respect, tout élève l'âme et la remplit de grandes pensées. Ces jeunes gens qui, par un libre choix, viennent se réunir à la communion des saints, se dévouer au Créateur, au Rédempteur des hommes et lui prêter sous nos yeux serment de fidélité ; la présence auguste du chef suprême et invisible de l'Église, dont nous célébrons les bienfaits, à qui nous consacrons nos enfants ; le salut des âmes qui doit être le fruit de cette cérémonie sainte ; une assemblée de fidèles qui de concert, par des vœux unanimes, imploront sur ces nouveaux frères les bénéd-

* M. Cellérier composa ce sermon en 1777, un an après avoir été admis au saint ministère.

dictions de leur père commun ; en un mot, tout ce qu'il y a de plus propre à toucher les cœurs, à réveiller les consciences, se rencontre dans cette solennité. Déjà, catéchumènes, vos âmes s'ouvrent à une religieuse émotion : frappés de la grandeur des engagements que vous allez prendre, saisis de crainte à la seule idée d'y manquer, vous souhaitez sans doute que le ministre de Dieu qui vient en son nom recevoir vos promesses, vous aide à les tenir, vous encourage, vous fortifie. Il n'est aucun de vous qui ne semble nous dire : *Comment le jeune homme rendra-t-il pure sa conduite ?* Si ce sont là vos sentiments, il est aisé de vous indiquer une règle invariable et sûre. Le Psalmiste nous la découvre. Puisseons-nous, ou plutôt veuille l'auteur de tout bien, affermir vos cœurs dans la disposition de la suivre ! Ainsi soit-il !

Comment le jeune homme rendra-t-il pure sa conduite ?

Grande et belle question ! Je ne viens point, catéchumènes, vous en démontrer l'importance : je suppose que vous la sentez. Je vous suppose déjà persuadés que votre bonheur ou votre malheur dépend moins de votre situation extérieure que de vos dispositions ou de vos démarches. Je suppose que vous avez su remarquer comment par une conduite sage et bien réglée on se distingue, on se procure ordinairement une existence douce, honorable, tandis qu'au contraire par des mœurs dépravées et des inclinations vicieuses, on se précipite dans un abîme de malheurs ; on finit par être le tourment, la honte de sa famille, et le fardeau de la société. Vous comprenez, je le suppose encore, que votre âge est précisément le temps de travailler à rendre votre conduite pure. Vous êtes dans la saison des semailles : votre âme flexible peut prendre toutes les formes, les habitudes ne la mai-

trisent point encore ; les préjugés n'ont point encore pris racine dans votre entendement, le monde n'a pas encore pu corrompre votre cœur ; ouvert à toutes les impressions, ce cœur conservera longtemps les premières qu'il recevra. L'emploi que vous allez faire de votre jeunesse décidera probablement sans retour de votre caractère et par conséquent de votre bonheur présent et à venir. Je suppose enfin que dans ce moment où vous venez librement vous dévouer à votre Dieu, à ce Dieu, le soutien de vos premières années, le guide de votre enfance, et maintenant le protecteur de votre jeunesse, l'espoir de votre vie, à ce Dieu qui vous a reçus dans son alliance par le baptême et qui vous en confirme aujourd'hui tous les privilèges ; je suppose, dis-je, que vous pouvez lui offrir un cœur sensible à ses bienfaits, une âme qui vient à Jésus pour être lavée dans son sang et sanctifiée par son esprit, une âme qui voudrait se dévouer au Seigneur, et qui désire par-dessus tout qu'on l'aide à remplir cette belle tâche. Si tel est le vœu de vos cœurs, je me hâte de répondre à ce que vous attendez de mon ministère, et je dis que pour rendre votre conduite pure, *vous devez y prendre garde selon la loi de Dieu.*

Il faut d'abord *y prendre garde* ; si de bonne heure vous ne vous formiez pas un plan de vie ; si vous ne vous proposiez pas une règle à suivre dans toutes vos actions, dans toutes vos paroles, et jusque dans vos pensées ; si vous vous jetez sans pilote et sans gouvernail au milieu de l'océan orageux du monde, emportés par vos passions ou entraînés par la coutume, que pourriez-vous attendre d'un tel début ? Hélas ! la principale source des désordres où tombent les hommes, c'est qu'ils ne réfléchissent pas assez sur leur devoir et sur leur conduite.

En vous rendant coupables de la même imprudence, vous flatteriez-vous de n'en pas ressentir les mêmes suites fatales? Vous flatteriez-vous d'obtenir le succès sans prévoyance, sans travail, et d'échapper au naufrage sans précautions? Vous flatteriez-vous que le bonheur, le salut viendra de lui-même s'offrir à vous, tandis que pour le reste des humains, il est le fruit d'une longue recherche, de prières ardentes, d'une vigilance sans relâche et d'un travail assidu. Ah! catéchumènes, loin de vous cette folle espérance. Il en est des biens de l'âme comme de ceux du corps; on n'y parvient jamais si l'on ne vit qu'au gré des circonstances, au gré du hasard: on ne peut les acquérir ou les conserver qu'à force de soins, d'attention, d'efforts. On les dissipe infailliblement par la négligence dans les moindres détails. Aussi l'Écriture vous exhorte sans cesse à *examiner vos voies*, à *peser avec soin toutes vos démarches*¹, et dans notre texte, à *prendre garde à votre conduite*.

Mais quel maître consulter? quelle règle suivre? *La parole de Dieu*, vous répond le Roi-Prophète. Elle seule est parfaite. Elle seule peut rendre notre conduite véritablement pure. Vous avez dû le sentir en l'étudiant. Aucun devoir qu'elle ne presse, aucun état dans la vie dont elle ne marque les obligations: aucun piège qu'elle ne découvre. Elle décide, approuve ou condamne suivant la justice et la vérité, sans se prêter à nos idées, sans se plier à nos goûts, sans avoir égard à nos opinions. Elle prescrit *tout ce qui est aimable, tout ce qui est vertueux, tout ce qui donne une bonne réputation*². Elle est propre à rendre *l'homme accompli en toutes sortes de bonnes œuvres*³. Elle nous

¹ Prov. iv, 26. — ² Phil. iv, 8. — ³ 2 Tim. iii, 17.

instruit avec tant de clarté que le moins habile des hommes peut connaître son devoir, qu'il peut éprouver la vérité de ces déclarations du Psalmiste : *La loi de Dieu donne la sagesse aux simples*¹. *Elle fait que les yeux voient. Elle est une lampe à nos pieds, une lumière à nos sentiers*². Elle seule encore émeut, persuade en même temps qu'elle éclaire. Elle seule peut subjuguier, entraîner la volonté. Elle seule remue tous les leviers qui peuvent agir sur le cœur. Elle inspire l'amour pour le souverain bienfaiteur, pour le sauveur adorable qui nous a rachetés, le respect, la crainte, la confiance pour le Dieu qui tient notre sort dans ses mains, qui nous jugera, dont la présence ou la privation feront notre bonheur ou notre malheur éternel. Elle seule nous indique, nous obtient les secours nécessaires à notre faiblesse et sans lesquels nous travaillerions en vain.

Pour mieux nous convaincre de cette vérité, comparons la loi de Dieu aux divers principes qui peuvent concourir au maintien des mœurs, et voyons s'il en est qu'on pût lui substituer.

Serait-ce les lois humaines? Il faut les respecter sans doute; mais qu'ont-elles d'équitable ou de bon, ces lois, qu'elles n'aient emprunté de la loi primitive de Dieu? Et qu'elles sont insuffisantes malgré l'appareil formidable qui les environne! Quelles lois, qui changent suivant la diversité des pays! Justice dans un lieu, injustice dans un autre! Quelles lois dont on peut éviter la sévérité, ou par l'obscurité de la condition, ou par l'éclat de la puissance, ou par la longueur des formalités! Quelles lois qui épargnent les vices! car je vous le demande, à quel

¹ Ps. XIX, 8. — ² Ps. CXIX, 103.

tribunal juge-t-on les envieux, les ingrats, les médians, les hommes durs, indifférents au bien public, ces fléaux secrets de la société? Oserait-on mettre de telles lois en parallèle avec la loi de Dieu? La loi de Dieu ne se contente pas de dire : *Tu ne tueras point*¹; elle ajoute : *Tu ne te mettras point en colère. Celui qui hait son frère est un meurtrier*². Elle ne condamne pas seulement l'adultère, l'impureté, mais elle défend d'arrêter ses regards sur un objet dangereux. L'Évangile établit son siège dans l'âme; pensées, désirs, intentions, motifs, il règle tout, il va jusqu'à la racine du mal. Les lois humaines, au contraire, n'ont de prise que sur nos actions extérieures; leur juridiction ne s'étend pas jusqu'au cœur; et quand on néglige de purifier le cœur on laisse subsister la semence de tous les crimes. La loi de Dieu, comme un aiguillon puissant, excite les bons à l'amour du devoir, et par la reconnaissance et par l'espoir du prix qui leur est présenté. Les lois humaines sont tout au plus un frein qui retient les méchants par des échafauds, des supplices. Voilà tout ce qu'elles ont à nous offrir pour nous attacher au devoir. Il en est plusieurs pour punir le crime; il n'en est pas une pour récompenser la vertu. Elles n'ont jamais osé nous dire : Aimez votre prochain, et l'Évangile crie : *Aimez vos ennemis*³. Le dirai-je enfin? L'Évangile est bien mieux approprié à ce mélange d'élévation et de faiblesse qui compose notre nature. Ce n'est pas devant des égaux armés d'un bras vengeur qu'il fait comparaître le coupable; ce n'est point à leur ignorance ou à leur justice insensible qu'il l'abandonne; c'est au tribunal de sa propre conscience qu'il le dénonce, c'est de-

¹ Exode, xx, 13. — ² 1 Jean, iii, 15. — ³ Matth. v, 44.

vant le maître du monde qu'il l'humilie, et c'est au nom d'un père tendre et miséricordieux qu'il le relève. Ne vouloir que les lois civiles pour règle des mœurs, ce serait méconnaître la dignité naturelle de l'homme, ce serait renoncer à toute consolation. Ah! qu'il vaut mieux prêter l'oreille aux commandements qui viennent d'en haut, et détourner ses regards du sceptre menaçant que tiennent en leurs mains les puissants de la terre, pour les porter sur ce Dieu bien plus élevé qu'eux tous, qui dans le moment même où nous venons de l'offenser, nous permet encore de l'aimer et de recourir à sa grâce, par le sauveur qu'il nous a donné!

On vous dira peut-être, catéchumènes, que pour régler votre conduite il suffit de l'opinion publique, qui distribue le blâme ou la louange, flétrit le vice et célèbre les bonnes actions.

Mais quelle comparaison peut-on faire entre l'opinion publique, qui ne prononce guère que sur ceux qui paraissent avec éclat dans le monde, et la religion, qui dirige également tous les hommes, qui favorise surtout le pauvre, l'humble de cœur, et récompense surtout ceux qui méprisent la louange, ceux qui font le bien en secret? Quelle comparaison peut-on faire entre l'opinion, qui ne saurait nous juger qu'après que nous avons agi, qui ne tient aucun compte des efforts, ne fait rien pour nous encourager tant que nous ne sommes pas encore au but, et la religion, qui accueille nos intentions, agréé un simple désir, nous soutient dans les tentations, et peut dans tous les instants, dans toutes les positions, nous faire éprouver son influence?

D'ailleurs n'arrive-t-il jamais que l'opinion se méprenne dans ses jugements, qu'elle célèbre les talents, les qua-

lités brillantes de préférence aux vertus solides mais obscures? Et comment imaginer que la perfection de la morale fût jamais assurée quand elle dépendrait de l'opinion arbitraire des hommes dominés par leurs passions, asservis à leurs intérêts divers, qui ne voient que le dehors des choses, qui n'aperçoivent pas même toutes nos actions, et doivent se borner à celles que le hasard ou notre orgueil ont fait connaître!

Il faut le dire enfin, loin que l'estime ou le mépris, la gloire ou la honte qui vient des hommes, puissent tenir lieu de l'influence énergique des idées religieuses, ce sont ces mêmes idées qui soutiennent, affermissent l'opinion publique et la dirigent. On arriverait bientôt, n'en doutez pas, à contester le prix de l'estime, si cette estime ne s'unissait pas dans notre pensée à quelque chose de plus grand que le jugement des hommes, et si une sainte vénération pour la vertu n'était pas imprimée de bonne heure au dedans de nous par une éducation religieuse.

Mais encore oserait-on prétendre que pour rendre votre éducation pure, vous pourriez vous contenter des conseils de la raison, et de ces dispositions au bien, de ces heureux sentiments que vous avez reçus de la nature?

Je l'avoue, s'il existait une créature assez fortunée pour réunir à des penchants décidés vers le bien, une raison supérieure qui lui fit apercevoir le mal sans erreur, et l'en détournât sans peine, un tel être n'aurait besoin pour se guider que de ses dispositions et de ses lumières naturelles.

Mais où est-elle, cette créature? reconnaissez-vous l'homme à ces traits? Hélas! déchus de notre droiture originelle, il ne nous reste plus qu'un entendement obscurci, un amour-propre déréglé, des sens rebelles, des passions fougueuses : nous sommes naturellement en-

clins au mal, incapables par nous-mêmes de faire le bien. Il nous faut nécessairement un guide sûr, un maître qui parle avec autorité, un Dieu qui change nos cœurs, qui les régénère, qui nous donne de vouloir ce qu'il veut et de l'exécuter.

Mais, direz-vous, l'autorité, l'exemple, les leçons de nos parents ne pourraient-elles pas nous tenir lieu de tout autre guide? Non, catéchumènes, elles ne le pourraient pas. C'est un grand secours, sans doute, pour des enfants dociles que les conseils de parents vertueux. Malheur à celui qui refuse de les écouter. Malheur à vous, catéchumènes, si sortis à peine du premier âge de la vie, vous vouliez déjà vous rendre indépendants de ceux qui vous l'ont donnée. Mais n'est-ce pas la crainte de Dieu qui peut le mieux vous retenir dans une juste soumission? L'enfant qui ne craint pas Dieu honorera-t-il son père? suivra-t-il les avis de sa mère? L'enfant qui secoue le joug de la religion portera-t-il sans murmurer celui de l'autorité paternelle? Ah! qu'il est heureux pour les jeunes gens et pour les pères que la religion fasse aux premiers un devoir sacré de la piété filiale, qu'elle leur représente les auteurs de leurs jours comme les lieutenants de Dieu sur la terre, et que, pour les rendre plus vénérables, elle fasse réfléchir sur leurs fronts quelques rayons de la divinité!

N'arrive-t-il jamais d'ailleurs, je le dis à regret, n'arrive-t-il jamais que l'exemple ou les leçons de nos parents ont besoin d'être redressées? et n'est-ce pas alors qu'un enfant, pour ne pas s'égarer, a besoin de connaître, de suivre un guide plus vénérable encore et plus sûr?

Croiriez-vous enfin pouvoir attendre les leçons que donne l'expérience?

En supposant qu'après bien des chutes il sera temps encore de vous retirer du précipice, comment ne préféreriez-vous pas la religion qui prévient les désordres, à l'expérience qui vous appelle à les pleurer, à l'expérience qui ne vous enseigne que par vos fautes et ne vous instruit que par vos malheurs?

Il est certain que les moyens humains les plus propres à nous exciter à la vertu ne sauraient nous suffire, et que leur efficace ne peut sans folie être mise en parallèle avec l'influence énergique et toujours égale de la religion, avec les sentiments qu'elle inspire, avec les forces et les secours qu'elle nous obtient.

Mais s'il en est ainsi, d'où vient ce contraste qu'on aperçoit fréquemment entre la conduite et les sentiments religieux de la plupart des hommes? N'annonce-t-il pas que ces sentiments ne sont point une sauvegarde certaine de la vertu?

A cette objection je pourrais répondre que si la parole de Dieu n'est pas dans tous les temps une barrière insurmontable aux passions, elle n'en est pas moins la plus puissante de toutes. Il y a eu, il y aura toujours des hommes corrompus au milieu des sociétés où la religion a le plus d'empire, car elle n'agit point sur nous comme une force mécanique par des poids et des ressorts qui nous entraînent, mais elle nous éclaire, elle nous guide dans les divers combats que nous avons à soutenir, elle nous protège, nous anime selon nos dispositions, nos penchants, notre caractère, notre sensibilité, surtout selon la mesure de notre foi et de nos propres efforts. Ce serait donc une injustice évidente que d'attaquer la religion en faisant le tableau des vices et des crimes dont elle n'a pu garantir la société, au lieu de fixer notre attention sur les désordres qu'elle arrête ou qu'elle prévient.

Mais je vais plus loin, et je dis que si l'esprit religieux semble de nos jours avoir moins d'influence sur la conduite, c'est qu'il est généralement affaibli. Aujourd'hui que les principes de l'incrédulité débordent de toutes parts, ne sont plus ignorés du vulgaire; aujourd'hui que tant de personnes qui se disent chrétiennes ne lisent point, ne possèdent pas nos livres sacrés, et ne tiennent plus à Jésus que par quelques cérémonies qu'elles négligent même ou profanent; aujourd'hui que l'on semble avoir oublié que la lecture de la parole se fait dans nos temples, que les chrétiens sont tenus de l'écouter, et que c'est là une partie essentielle du culte; aujourd'hui que tant de pères donnent à leurs enfants une éducation toute mondaine et leur laissent à peine quelques instants pour étudier la parole de Dieu; aujourd'hui, que la fureur de s'élever gagnant toutes les conditions, on préfère la science du monde à celle du salut, et l'on veut tout connaître excepté son Sauveur et son Dieu; aujourd'hui que ceux même qui paraissent écouter la parole n'ont qu'une foi chancelante, du moins une foi peu soumise qui raisonne, discute avec le Seigneur, choisit entre ses préceptes, veut les modifier par les maximes du monde, est-il étonnant que la loi de Dieu n'ait plus son influence victorieuse et que la dépravation fasse de grands progrès?

Ne l'est-il pas beaucoup plus que dans cet état d'affaiblissement où nous l'avons réduite, la religion soit encore suffisante pour soutenir l'ordre public, et qu'elle n'ait pu chanceler un instant sans que nous ayons vu cet ordre détruit et la société bouleversée? N'en est-ce pas assez pour nous convaincre que l'Évangile bien étudié, bien compris, bien suivi, arrêterait tous les désordres, préviendrait tous les excès, corrigerait tous les vices, serait,

comme il doit l'être, *la puissance de Dieu pour le salut de ceux qui croient*¹? Telle fut son influence dans les beaux jours de l'Église naissante. Si les premiers chrétiens étonnèrent le monde par leurs vertus, c'est que l'Évangile faisait leur plus chère étude, c'est qu'il était toute leur richesse, toute leur consolation. Ils le lisaient assidûment, ils relisaient en particulier ce qu'ils avaient écouté lire en public, et s'imprimaient dans la mémoire les explications qu'ils en avaient reçues. Chaque demeure chrétienne était alors un temple, chaque père un pasteur qui présidait aux prières, aux lectures domestiques, instruisait dans la loi sainte ses enfants, ses serviteurs, et s'acquittait de ce devoir avec un tel soin, que dans ces temps heureux on n'avait aucun besoin de catéchisme ni d'instruction publique pour les enfants. Ah! rendez-nous, rendez-nous cette foi des premiers siècles, et nous en ferons bientôt reparaitre les mœurs.

Mais sans remonter à ces temps anciens, catéchumènes, jetez les yeux autour de vous. Voyez ces personnes qui se distinguent par la pureté de leurs principes et de leurs mœurs. Voyez surtout ces hommes simples et sans culture, qui nous étonnent par l'élévation de leurs sentiments, par leur patience dans l'épreuve, par une probité que rien ne peut séduire, par la délicatesse et la perfection de leurs vertus. Demandez-leur où ils ont puisé ces lumières, cette intégrité, ce courage que vous admirez en eux. Ils vous diront que l'Évangile est leur unique science, qu'ils se sont nourris de ses préceptes, qu'ils ont pris l'heureuse habitude de les appliquer à tous les détails de leur conduite, de les opposer à toutes les tentations, d'en

¹ Rom. I, 16.

appeler sans cesse à la loi et au témoignage ¹. Ils vous diront que, sentant leur faiblesse, ils se sont revêtus des armes de Dieu, qu'ils l'ont sans cesse appelé à leur aide, et qu'ils peuvent tout en Christ qui les fortifie ².

Interrogez les vrais disciples de Jésus. S'il en est un seul qui puisse vous dire : J'aurais été meilleur, je serais plus content de moi, si je n'avais pas suivi les leçons du Christ; mon cœur s'est repenti d'avoir été fidèle à ses préceptes; mon âme a perdu son repos en s'attachant à l'Évangile: si quelqu'un peut vous tenir ce langage, n'ayez plus de confiance en nos discours, j'y consens; laissez là les leçons de la parole de Dieu; cherchez ailleurs une règle plus sûre et plus sainte. Mais, au contraire, si, comme je ne crains pas de vous le garantir, tous les vrais chrétiens vous disent qu'ils tiennent à Dieu, à la vérité, à la vertu; s'ils vous disent qu'ils n'ont une connaissance exacte de la vérité, de la vertu, qu'ils ne ressentent pour ces grands objets un véritable amour que par les lumières et les secours qu'ils ont empruntés de l'Évangile; s'ils vous disent qu'ils sentent que cette connaissance et cet amour s'affaibliraient en eux aussitôt que s'affaibliraient leur estime et leur respect pour la religion; attachez-vous de toutes vos forces à cette religion divine, et vous ferez la même expérience; car voilà ce que sentira tout homme qui voudra l'étudier dans nos saintes Écritures avec un désir sincère de s'éclairer et de devenir meilleur.

Je vous somme donc, catéchumènes, je vous conjure de faire cette expérience salutaire. Si vous la redoutez, si vous refusez d'y consentir, votre cœur n'est pas fait pour la vertu, votre perte est assurée. Si dans ce temps

¹ Es. viii, 20. — ² Phil. iv, 13.

d'épreuves, de secousses, d'ébranlement général, vous ne savez pas vous attacher fermement au rocher des siècles, il ne me reste qu'à pleurer sur votre sort. Eh! que pourrions-nous espérer, que pourrions-nous attendre de vous? Quoi! dès votre entrée dans ce monde qui vous est inconnu et qui vous présente mille et mille dangers, vous oseriez vous avancer sans guide! Que dis-je? vous repousseriez le guide céleste qui s'offre à vous conduire! Dieu parle, et vous fermeriez l'oreille à sa voix! Jésus vous appelle, et vous n'iriez point à lui! Il vous trace la route, et vous refuseriez même d'y entrer! Ah! quel aveuglement plus étrange et plus fatal! Vous deviendriez nécessairement le jouet et la victime de tous les ennemis de votre âme. Vous iriez de chute en chute, de misère en misère, jusqu'à l'instant terrible où vous tomberiez dans le gouffre enflammé qui ne rend point sa proie.

Mais au contraire si vous formez la résolution de régler toute votre conduite sur la loi de Dieu, si vous la formez de tout votre cœur, de toutes vos forces, avec constance et sincérité, c'est-à-dire si cette loi divine est toujours devant vos yeux pour vous diriger, si vous la chérissez plus que tout autre bien, si vous vous plaisez à la lire, à la méditer, si vous venez assidûment dans ces temples en recevoir l'explication, si chaque matin, chaque soir, en présence du Seigneur, vous examinez votre conscience et vos projets d'après elle, si vous implorez ce secours de la grâce dont elle fait sentir le besoin, qu'elle vous invite à solliciter; si dans toutes vos actions, dans toutes vos démarches vous vous dites à vous-même avant d'agir : Qu'est-ce que Dieu veut de moi dans cette circonstance? Qu'est-ce que sa loi m'ordonne? Comment dois-je me conduire pour imiter mon sauveur et pour lui plaire? Si

jamais la voix du monde et des passions, si jamais les intérêts de la terre ne peuvent l'emporter sur l'obéissance que vous lui devez ; oh ! alors je n'ai plus d'inquiétude. Oh ! alors je puis former sur votre avenir les plus doux, les plus ravissants présages. Le Seigneur achèvera en vous la bonne œuvre qu'il a commencée ; il vous donnera d'être fidèles. Vous serez l'ornement de l'Église, les membres les plus précieux de la société. Vous remplirez les devoirs de tous les états où vous appellera la Providence : vous honorerez votre condition quelle qu'elle soit. Vous serez préservés du poison de la prospérité, vous serez soutenus dans l'adversité. Bien différente de la sagesse humaine qui nous abandonne au moment de l'épreuve, et, semblable au roseau, *perce la main qui s'appuyait sur elle*¹, la religion sera votre force dans les périls les plus redoutés et les épreuves les plus difficiles. On reconnaîtra en vous les enfants de Dieu, non-seulement à la pureté de vos mœurs, mais à la sérénité de votre front, à la fermeté de votre âme, à la paix, à la consolation dont il vous sera donné de jouir ; enfin plus ou moins battus, car qu'importe après tout pour un être immortel ce qui passe si rapidement ? plus ou moins battus des orages de la vie, vous serez sûrs d'être reçus dans les tabernacles éternels.

O Jésus ! ô grand Pasteur des âmes ! toi qui aimas les enfants, toi qui as imposé à tes ministres la belle et douce fonction de les conduire à toi, de les nourrir *du lait de ta parole*², de leur apprendre à te connaître et à t'aimer ! ah ! ne permets pas que cette fonction si chère soit infructueuse ! Seigneur, nous ne pouvons rien que par toi.

¹ Es. xxxvi, 6. — ² Hébr. v, 12.

Nous parlons, mais c'est toi qui ouvres les cœurs : ouvre-nous ceux de ces jeunes chrétiens ; donne-leur le plus précieux des trésors, l'amour de ta loi. Frappe leur âme en cet instant d'une lumière vive que rien ne puisse obscurcir. Marque-les de ce sceau dont l'empreinte ne s'efface point, et auquel tu reconnaîtras ceux qui t'appartiennent dans le grand jour des rétributions. Pères et mères ! vous désirez sans doute le bonheur, le salut de vos enfants ; vous désirez sans doute de vous sanctifier avec eux, de parvenir avec eux au royaume du ciel. N'oubliez donc jamais quel est le grand moyen, l'unique moyen d'y réussir, la loi de Dieu. Ne nous disputez pas le temps nécessaire pour les instruire dans cette loi. Parlez-leur-en dès leurs premières années. Dans un âge plus avancé, que la loi de Dieu soit le frein que vous opposerez à la fougue de leurs passions. Qu'ils apprennent de vous à l'aimer, à l'étudier avec docilité, à la respecter dans toute leur conduite. Heureux si vous pouvez leur laisser la crainte, l'amour du Seigneur comme l'héritage le plus précieux ! Heureux si vous les voyez marcher à votre exemple dans le sentier qui conduit à la vie, et frémir à la seule idée de s'en détourner !

Les uns et les autres, chrétiens, si la vertu nous est chère, si nous voulons réellement la pratiquer, avancer dans ses voies, souvenons-nous qu'il faut prendre garde à notre conduite selon la loi de Dieu.

Cette règle divine est la seule qui convienne à tous les âges, à tous les temps, à toutes les conditions. En la consultant nous ne craindrons point d'être trompés. En la suivant nous ne craindrons point de nous perdre, car elle mène à celui qui est la source éternelle de toute grâce, de toute lumière et de toute félicité ! Amen.